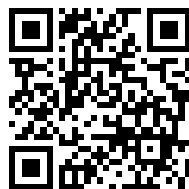

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<http://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

26245
51

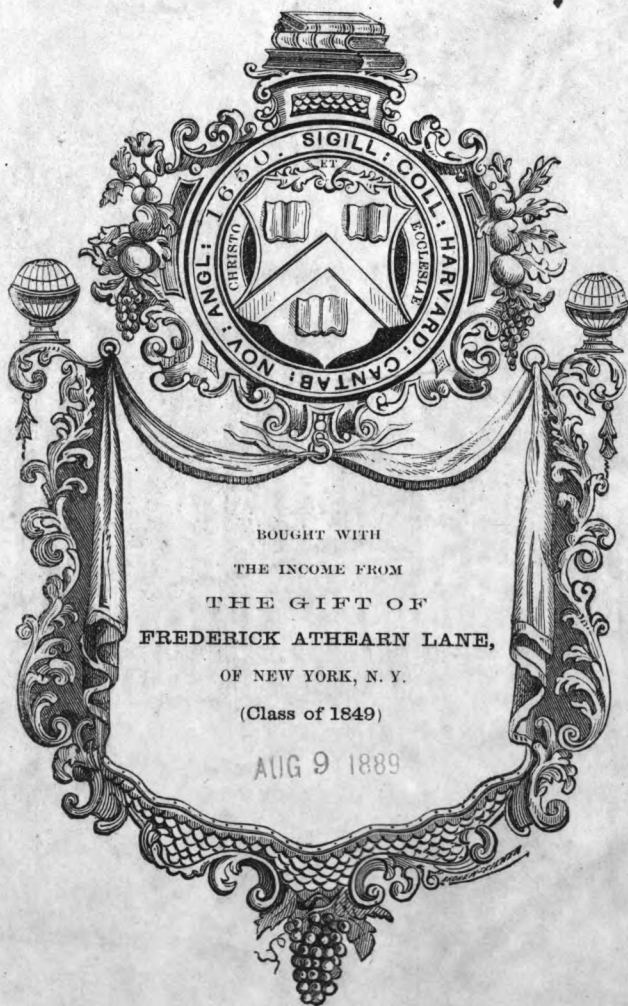
WIDENER LIBRARY

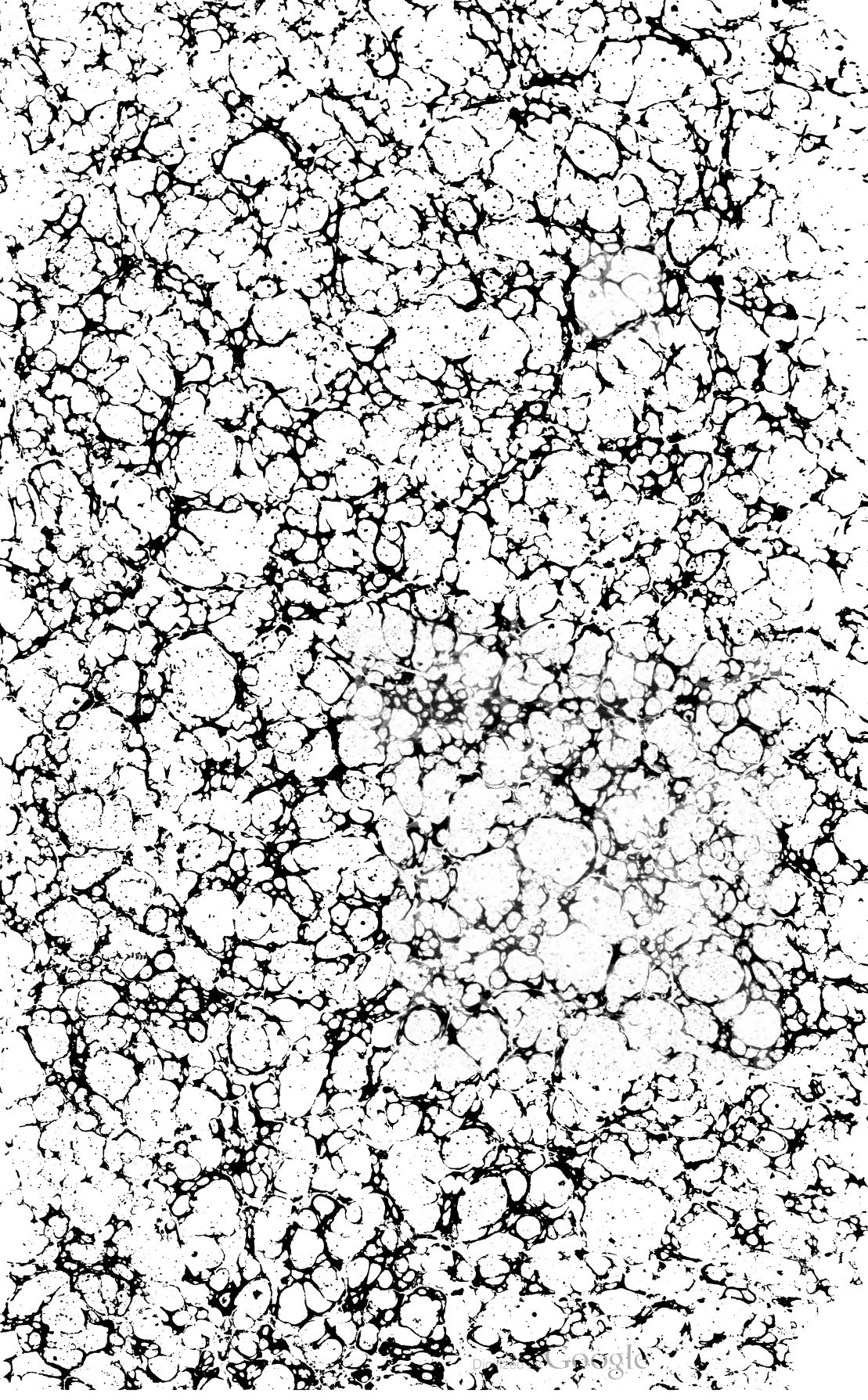


HX CL1Z X



26245.51





LA CENDROUSETA

©

LA CENDROUSËTA

POÈME LANGUEDOCIEN

(Sous-dialecte de Montpellier et de ses environs)

PAR

AUGUSTE GAUTIER

Précédé d'un Conte populaire recueilli à Gignac (Hérault)

ET D'UNE PRÉFACE

PAR

A. ROQUE-FERRIER



"
C

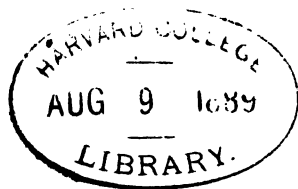
MONTPELLIER

IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI

(HAMELIN FRÈRES)

1882

26245.51



Lane fund.



PRÉFACE

Il n'est pas de récit populaire plus justement connu que la gracieuse histoire de Cendrillon. La version des *Contes des fées* de Perrault a, sur les deux rives du Rhône, des équivalents auxquels font parfois allusion les auteurs languedociens et provençaux : l'abbé Favre, voulant marquer combien il était peu vraisemblable que la grand'mère de *Jan l'an pres* eût acquis par le travail le trésor que celui-ci découvre dans un coin de son habitation, a dit :

« Vous coumprenès be, Moussu lou baroun, que ma grand aviè fach aquela pacoutilha dins lou bon tems, e que se Truqueta l'aviè pas mesa de la soucietat, ela se i'era ficada d'ela-mema ; car de creire qu'agessa gagnat acò dins soun coumerce d'alumetas, l'on creiriè pus lèu l'istouera dau Drapet ou aquela de Cendrouseta-Bachassoun ¹. »

Et il est permis de supposer que le nom complémentaire de *Bachassoun*, qui devient *Bachajou* à Lansargues², est la forme de Sommières (Gard), où le populaire prieur de Celleneuve vint au monde.

Castil-Blaze, né à Cavaillon en 1784, change la *Cendrouseta* de Favre en *Cendrouleta*³, dans un *endourmitòri* provençal que n'ont pas connu les éditeurs du *Liame de rasin*⁴ :

¹ *Œuvres complètes, languedociennes et françaises, de l'abbé Favre, publiées sous les auspices de la Société pour l'étude des langues romanes.* Montpellier, Coulet, 1878, in-8°, I, 111.

² Indication donnée par M. Langlade.

En 1830, le nom de l'héroïne de ce conte était encore, à Montpellier, complété par le surnom de *Batajou*. Je dois ce renseignement à l'obligeance de M. Desplan père (de l'Imprimerie centrale du Midi).

³ Substitution de l's à l'l, dont il existe des exemples anciens, et dont la langue moderne témoigne assez souvent. Cf. *trefousi* pour *trefouli* (griller d'envie, d'impatience ou de joie), à Castelnau-dary, et *carnavas* pour *carnaval* (carnaval), à Marseille.

⁴ *Un liame de rasin, countenènt lis obro de Castil-Blaze, Adoufe Dumas, Jan Reboul, Glaup e T. Poussel, reculido e publicado pèr J. Roumanille e F. Mistral.* Avignon, Roumanille, 1865, in-12.

FÉLÉBRIGE, juillet 1882.

Ie fòu counta la Barba-Bluia
 E leis exploits dòu Gringalet,
 Qu'ame soun grand sabre lou tuia ;
 Aquo bessai l'endourmiet,
 Bessai l'endourmiet.
 Ie fòu canta la Cendrouleta
 E lou pichot Pichot-Poucet ¹. (bis)

Dans un discours prononcé en 1867 devant l'assemblée générale du *Félibrige*, M. Mistral, comparant la langue de la Provence à l'héroïne du conte qui nous occupe, la nomme, lui aussi, *Cendrouleta*. Le passage qui la concerne signale même certaines particularités de la version qui a motivé cette allusion poétique :

« La lengo èro chauchado, abandonnado, agarrussido, coumo la pauro Cendrouleta... e Cendrouleta boufo-fio, tant lèu que sa meirino, la fado di bèu vers, l'a toucado de sa broco, a caussa gaiamen lou sabbatoun de vèire, e vuei, coumo uno nòvio, à si sorre despichouso pòu moustra, elo perèu, si jouièu, si beloio e sa courouno de Coumtesso ². »

Ce nom, ou plutôt cet adjectif, subit, d'ailleurs, de nombreuses modifications : il devient *cendraussou* dans le sous-dialecte de Saint-Pons (Hérault) ³; le *Dictionnaire* d'Honorat mentionne, I, 455, « *cendrouseta*, *cendrouleta* et *cendroureta* », une « petite cendrillon », une « jeune fille qui ne sort point de sa maison », ainsi que, I, 437, « *cata-cendrouleta*, *cendrillon*, demoiselle qui ne quitte presque jamais le coin du feu, comme les chats » ; M. G. Azaïs signale, I, 411 et 423-424, *cato-cendrouleta*, *cendrouseto*, *cendrouseto-bachassou*, *cendrassouno*, *cendrausseto*, *cendrouleta*, *cendroureto* et *cendroulieiro* ; l'almanach provençal du *Cacho-fiò* pour l'année 1882 renferme, enfin, les formes masculines *cendroun*, *cendròri* et *cendroulet*, qui se reliaient au conte de Cendrillon, si l'on en croit les vers suivants :

Se vous agrado de m'entendre
 Jousè, Tounin, Roso, Lisoun,
 Leissas qu'empure lou tisoun
 E que tire mi pèd di cèndre.
 Sièu fraire dòu cascarelet
 E, coume èu, cerque qu'à vous plaire ;

¹ MM. Montel et Lambert ont réédité cette *berceuse* dans la *Revue des langues romanes*, 2^e série, I, 180, d'après une communication due à l'obligeance de M. Barrès, le savant bibliothécaire de la ville de Carpentras.

² Fragment cité, *Revue des langues romanes*, 2^e série, III, 250.

³ *Flouretos de Mountagno, poésies languedociennes*, par M. Melchior Barthès. Montpellier, Imprimerie centrale du midi, 1876 ; in-12, p. 374 (Comédie du *Plaidejaire*.)

M'apelarès, se vous fai gaire,
Cendroun... cendròri... ó cendroulet ¹

La version suivante de cette « sorne » si généralement connue m'a été donnée par M. Emilien Hubac, de Gignac (Hérault), à qui je devais déjà les quatre contes languedociens (*la Mairastre, lou Lauraire, Mitat de Gal et la Pel d'ase*), publiés dans la *Revue des Langues romanes* en 1874 et tirés à part sous le même titre en 1878². Elle semble avoir un caractère plus local que la *Pel d'ase*, qui a subi peut-être à la longue l'influence du récit de Perrault³. Les deux contes ont cela de commun que la bague, dans le premier, et la pantouffe dans le second, permettent au fils du roi de retrouver celle qu'il aime, et de l'épouser ⁴.

En reproduisant dans ses éléments essentiels la narration languedocienne de M. Hubac, l'auteur de *la Cendrouseta* a su l'embellir en même temps de toute la parure d'une versification naïve et charmante, comme il convient, du reste, lorsqu'un poète digne de ce nom s'approprie les thèmes, toujours jeunes et vivants sous leur vêtement on ne sait combien de fois séculaire, de la littérature rustique des nations européennes.

La Cendrouseta a été lue par M. Gautier, le 7 mai 1882, en présence de MM. V. Alecsandri, William-C. Bonaparte-Wyse, Gabriel Azaïs, Langlade, Louis Roumieux, Antonin Glaize, et d'un grand nombre de poètes méridionaux, à la félibrée tenue sur la terrasse du château de Clapiers. Le succès qu'elle y obtint confirma pleinement la décision par laquelle la Maintenance languedocienne du *Félibrige* avait attribué, quelques jours auparavant, un rameau de laurier au jeune et brillant poète montpelliérain.

A. ROQUE-FERRIER.

¹ *Lou Cacho-fiò, annuàri prouvençau pèr l'an de gràci* 1882. Avignon, Durand, 1881, in-8°, p. 74. Ces vers ne sont suivis d'aucune signature.

² *Quatre Contes languedociens recueillis à Gignac*. Paris, Maisonneuve, 1878; in-8°, 42 pages.

³ La version catalane de M. Maspons y Labros (*lo Rondallayre, cuento-populars catalans*, II, 72), qui ne peut avoir été altérée par le récit des *Contes des fées*, est, sauf quelques détails secondaires, semblable aux versions française et languedocienne.

⁴ *La Cendrouseta* a déjà paru dans *l'Iòu de Pascas, armanac rouman per l'annada* 1882. Mount-peliè, Empremariè centrala dau Miejour, 1882; in-8°, 122 pages, p. 7-9.

LA CENDROUSETA

Un cop i'aviò un ome qu'aviò tres filhas. La pus jouina, couma era toujours dins las cendres, l'apelavoun la Cendrouseta.

Soun paire, davans que parti per la feira, ie diguet : « — De que voulès que vous porte ? »

L'ainada demandet una mantilha; la segounda, una bela rauba; la tresieme vourguet soulament una nougueta.

Sas sorres ie vengueroun : « — Groumanda, vai t'amagà dins tas cendres; te varriò pas mai una mantilha ou 'na bela rauba, couma nautras, que ta nougueta ? »

Mais ela ie respounguet : « — Aime mai ma nougueta, aime mai ma nougueta. »

Quand lou paire tournet de la feira, las sounet e ie diguet : « — Ve nès querre ce que m'avès demandat. »

Aladoun baillet la mantilha à l'ainada, la rauba à la segounda, e la nougueta à la tresieme.

Las dos ainadas digueroun ende aquesta : « — Agà, se t'eras facha pourtà quicon de bel, couma nautras, dimenche seriòs la pus poulida, tandis que te caurò demourà dins tas cendres. »

Ela ie respounguet : « — Sioi countenta, sioi countenta. »

Lou dimenche s'abilheroun per la messa, e davans parti ie digueroun tournà : « — S'eras pas estada tant manjaira, auriòs demandat quicon de bel e noun pas ta nougueta. Seriòs venguda embé nautras, à loga de gardà lou cantou dau fioc. »

Mais ela, toujours ie respounguiè : « — Sioi countenta, sioi countenta. »

Tant lèu qu'ageroun partit, acoumencet de doubri sa nougueta. Aquis i'aget bel e pus bel : abilhages d'or, bel capel, bela mantilha e bela rauba.

S'en vestiguèt e s'en anet à la messa. Tout lou mounde, de la veire, disiò : « — De qu'es aquela bela dama ? » Sas sorres memes la recounousqueroun pas.

Entre qu'ageroun finit, sourtiguèt la premiere e courriguet à l'ous-tal. Se devestiguèt davans que sas ainadas tournessoun, e s'entarret dins las cendres.

Quand sas sorres arriberoun, ie digueroun : « — Ai! s'aviòs vist la bela dama qu'era à la messa! Persouna l'a pas counouscudà! » Ela ie respounguet : « — Pas tant poulida couma ieu, pas tant poulida couma ieu! » Alor que ie digueroun : « — Per Di, sios tant bela! »

Quand l'oura de vespres seguet venguda, las dos ainadas s'abilhe-

roun per i' anà. En partiguent, digueroun à Cendrouseta : « — S'eras poulida couma nautras, te pendrian be ; mais te voulen pas, que sios trop salla. »

Tant lèu qu'ageroun partit, ela s'abilhet de pus bel que per la messa e anet à vespres. Tout lou mounde, de la veire, disio : « — Enfin de qu'es aquela bela dama, que degus la counousque pas ? »

Entre qu'ageroun finit vespres, tournet sourti la premieira e s'anet desabilhà. Quand sas sorres arriberoun à l'oustal, l'atrouberoun dins las cendres couma toujours.

Ie digueroun qu'aviòu vist una dama encara pus bela que la de la messa. Ela ie respounguet mai : « — Pas tant bela couma ieu, pas tant bela couma ieu ! » Ie vengueroun : « — Oi, sios tant bela, toujours dins tas cendres ! »

Lou vespre, après soupà, las dos ainadas s'aprepareroun per lou bal, en ie diguent : « — Vai te jaire, tu, qu'acòs es una bouna vida, dau floc au liech ! » Ela toujours respounguiè : « — Sioi countenta ! sioi countenta ! »

Entre que sas sorres ageroun partit, tournet doubri sa nougueta e n'en sourtiguèt una parura que s'era pas jamais res vist de pus bel. S'abilhet e s'en anet au bal.

Quand ie dintret, tout lou mounde diguet : « — De qu'es aquela bela dama ? » Mais degus la counouissiò pas. Sa parura fasiò talemant farfantel, que lous iols n'en tournejavoun.

Toutes veniòu la cercà, memes lou fil dau rei, que i'aproumetet de dansà ende ela toutlou tems.

Quand seguet miecha-nioch e que lou bal aget finit, per s'amagà de sas sorres, s'en anet talemant vite que perdet sa pantoufleta en camì.

Un cop à l'oustau, se desabilhet e se couchet. Sas sorres, en arribant, ie parleroun mai de la bela dama qu'aviòu vista au bal.

Ela toujours respounguiè : « — Pas tant bela couma ieu ! Pas tant bela couma ieu ! » Ie digueroun : « — Oi, parla ; per lou liech, sios bouna ! »

Lou fil dau rei, couma s'entournavà à soun castel, atroubet la pantoufleta e vourguet assaupre de quau era.

Alor que, lou dimenche après, se tenguet à la porta de la gleisa, e diguet qu'ensachariò aquesta pantouffa à toutes las filhas dau país, d'aquí tant qu'agesse trapat la que i'anariò.

L'ensachet be ende fossa, mais anet pas à persouna qu'à Cendrouseta. Alors seguet ela qu'espouset e que faguet reina.

Lou gal cantet
E la sourneta finiguèt.



LA CENDROUSETA

A 'N ANFOS ROQUE-FERRIER

Pas lion d'aici, au país de l'ouлива,
L'aviè 'na fes (vous parle de long tems),
Dins un maset, ras d'un rieu d'aiga viva,
Un mainagè que viviè de soun ben.
Tres recantous semenats de civada,
Un troupelet, una vigna de gres
Au sourelhàs de la cola plantada,
Prenien au viel la semana e lou mcs.
Au bout de l'an, dedins sa denieirola,
Fasiè din-din un centenat d'escuts,
E n'en croumpava à la poulida cola

LA CENDRILLON

A M. ALPHONSE ROQUE-FERRIER

Tout près d'ici, au pays de l'olivier, il y avait une fois (je vous parle de longtemps), dans un maset, au bord d'un ruisseau d'eau vive, un ménager qui vivait de son bien. Trois recoins de terreensemencés d'avoine, un petit troupeau, une vigne de grès plantée sur la colline ensoleillée, occupaient le brave homme et la semaine et le mois. Au bout de l'an, une centaine d'écus tintaient joyeusement dans sa tirelire, et il en achetait à la jolie troupe de ses filles châles et fichus. Deux jouvencelles, vives, éveillées, aimant le bruit, la danse et le

De soun filhan, mantilhas e fichuts.
Dos jouventiès vivas, abelugadas,
Aimant lou bruch, la dansa, lou barral,
Eroun, sauprés, de soun liech las ainadas;
E, tout lou long dau jour, dins lou miral,
Arregàrdant s'eroun las pus poulidas,
Se lou sourel las aviè pa 'mbrunidas,
Fasien la beba e la fougna au travail.

La pus jouina e la pus crentousa
Gardava lou cantou dau fioc ;
Sas sorres la prenien pa' 'n lioc,
De tament qu'era cendrousa.
Ah! me digàs se soun renoum
N'aget endeca. La paureta !
Ie baileroun un escai-noum :
L'escai-noum de « la Cendrouseta. »

Lou paire, un jour, de bon mati,
Se leva e ie dis : — « Siei de fieira ;
Per la vila me cau parti,
Tournarai embé la fresqueira.
De qu'es que vous fariè plesi,
Per veire ? venguet à sas filhas.
A tus, l'ainada, de causi. »
— « Moun paire, se i'a de mantilhas,
Pourtàs-m'en una?... » — « Vole be. »

mouvement, étaient, vous le saurez, les aînées de son lit, et tout le long du jour, regardant dans le miroir si elles étaient les plus jolies, si le soleil ne les avaient pas trop hâlées, elles boudaient et faisaient la moue au travail.

La plus jeune et la plus craintive gardait le coin du feu. Ses sœurs ne la prenaient nulle part, tellement elle était salie par les cendres. Aussi, me direz-vous, sa renommée ne tarda pas à en souffrir. La pauvrete, on lui donna bientôt un sobriquet, le sobriquet de « la Cendrillon. »

Le père, un jour, se lève de grand matin et leur dit : « C'est aujourd'hui jour de foire, pour la ville il faut que je parte ; je serai de retour à la fraîcheur. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir, voyons ? demanda-t-il à ses filles. A toi, l'aînée, de choisir. » — « Mon père,

— « Que siege bluia, ieu siei blounda... »

— « Couma voudràs. » Ploi, à de re,

— « De que vos ? » dis à la segounda.

— « Moun paire, se per cop d'asard
Vesiàs una poulida rauba. . . . »

— « L'auràs. A tus, que se fai tard
(l'a long tems qu'a pounchejat l'auba),
Menjan, de qu'es que croumparai
Per tus, diga, la Cendrouseta ? »

— « Moun paire, vous demandarai,
Soulement pas qu'una noseta. »

— « Una noseta ? qu'aco's pau !
Respond tout enclausit lou paire;
S'as pas mai que te fague gau,
Sies pas defecilla à coumplaire ! »

En diguent aco, partiguet.

E l'ainada, à la Cendrouseta,
Soun parlement entemenet :

— « O linfra ! seràs be mouqueta,
Ade-vespre, quand tournarà
De la feira embé la mantilha
E la rauba ! » — « Aco te farà
La camba drecha, sota filha,
Una nose ! Vaudriè pas mai,
Disiè l'autra, una camiseta ? »

s'il y a des mantilles, portez-m'en une ?... » — « Je veux bien. »
— « Qu'elle soit bleue, moi je suis blonde... » — « Comme tu voudras. » Puis, successivement : — « Que veux-tu ? » dit-il à la seconde.
— « Mon père, si par hasard vous trouviez une jolie robe... » — « Tu l'auras. A toi, vite, car il se fait tard (il y a déjà longtemps que l'aube s'est montrée). Voyons, qu'achèterai-je pour toi, dis, la Cendrillon ? » — « Mon père, je ne vous demanderai seulement qu'une petite noix. » — « Une petite noix ! c'est bien peu de chose ! répond le père tout surpris ; s'il n'y a que cela qui te plaise, tu n'es pas difficile à contenter ! » En disant cela, il partit. Et l'aînée, à la Cendrillon, entama son discours de cette manière : — « Gourmande, tu seras bien attrapée ce soir quand il reviendra de la foire avec la mantille et la robe ! » — « Cela te fera la jambe droite, sottie fille, une noix ! Ne

— « Rauba e mantilha, aco vous vai;
Ieu, tene mai à ma noseta. »

A la nioch, lou paire tournet,
Embé soun paquet, de la fieira;
L'una après l'autra las sounet,
E pioi dounet à la premieira
La mantilha coulou de ciel,
A la segounda la raubeta
E (tout riguent, lou paure viel!)

A la darrieira la noseta.
E, sus lou cop, lous iols ravits,
Ie fagueroun mila brassadas,
Mila poutous, per gramecls.
L'endeman nostas dos ainadas,
Tournà mai, jout capa, risien
De la crentousa Cendrouseta,
E per sa resoun ie disien :

— « S'eres un pau mai poulideta,
S'eres propa couma un miral,
S'eres, dimenche, ben pimpada,
A la messa, à vespres, au bal,
Te prendrian touta la journada.
Mais, veja, sies trop goullamàs,
Trop reboussieira e trop pudenta,
E las noses atifoun pas! »

vaudrait-il pas mieux, disait l'autre, une chemisette ? » — « Robe et mantille vous vont ; moi, je préfère ma petite noix. »

Le soir, le père revint de la foire avec son paquet. Il les appela l'une après l'autre, et puis il donna la mantille couleur de ciel à la première, la robe à la seconde et (tout en riant, le bonhomme !) la petite noix à la dernière. Et, coup sur coup, les yeux émerveillés, elles lui firent mille caresses, mille baisers pour remerciement. Le lendemain, nos deux aînées, de nouveau, riaient sous cape de la craintive Cendrillon, et lui disaient, entre autres raisons : — « Si tu étais un peu plus jolie, si tu étais propre et brillante comme un miroir, si, dimanche, tu étais bien pimpante, à la messe, à vêpres, au bal, nous te prendrions toute la journée ; mais, vois, tu es bien trop sale, trop contredisante et trop puante, et, d'ailleurs, les noix n'attifent pas ! »

— « Se pot be, mais n'ensiei countenta ! »

Lou dimenche, que fasiè bèu,
A la grand messa, las ainadas,
Embé de fiols dedins soun pèu
E couma de Maïas paradas,
S'en anèroun. Davans partì,
Fagueroun à la Cendrouseta :
— « Veses, ara qu'anan sourti
Dedins nosta bela teleta,
Demouraràs, tus, à l'oustau,
Au cantou de la cheminieira
Embé ta nose ! Aco te cau !
L'an que ven causiràs ta fleira
Bèucop milhou. Anen, adieu !
Languigues pas : dins una oureta
Seren aici ! Pregaren Dieu
Que siegues pas pus Cendrouseta ! »
Aquesta d'aici tournà mai
Ie respoundet, simpla e risenta :
— « Aquela noseta me plai ;
N'en siei countenta, amai countenta ! »

Couma sas sorres tout escàs
S'en anavoun, dins sa cambreta,
Ela, en faguent un cacalàs,
Mountet per prene sa noseta,

-- « Cela se peut bien, mais j'en suis contente ! »

Le dimanche après, il faisait beau ; à la grand'messe, les aînées, des fleurs dans les cheveux et parées comme des *Maïes*, s'en allèrent. Avant de partir, elles dirent à la Cendrillon : — « Tu vois, maintenant nous allons sortir dans notre belle toilette, et toi, tu demeureras à la maison, au coin de la cheminée, avec ta noix ! Cela te va bien ! L'an prochain, tu choisiras ta foire beaucoup mieux. Allons, adieu ! Ne languis pas : dans une petite heure nous serons de retour. Nous prions Dieu que tu ne sois plus Cendrillon ! » Celle-ci, de nouveau, leur répondit, souriante : — « Cette petite noix me plaît ; j'en suis contente, et bien contente ! »

A peine ses sœurs s'en étaient-elles allées, que dans sa chambrette, elle, en riant aux éclats, monta pour prendre sa petite noix. Elle en

E... n'en tiret bèu e pus bèu :
Abilhage d'or, longa rauba,
Souliès de fadeta e, lèu-lèu,
Seguet poulida couma l'auba
Quand fugis davans lou sourel.
Alor s'en anet à la messa;
E chacun, de veire aquel grel
De blancou, de fresca jouinessa,
Aquel abilhage, aquel vèu,
Disiè tout enclausit : — « Qu'es bela !
Sembla un diamant jouta la nèu !
Quau es aquela doumaisela ? »
Mais degus la counouguet pas.
Quand la messa seguet fenida,
Couma un fum enreguet lou mas.
E, per pas mai estre acoumplida,
Ie pauset l'abilhage d'or
Que l'aviè facha tant urousa,
E s'assetet dessus lou bord
Dau fioc, salla e touta crentousa.
Quand las ainadas, de retour,
L'atrouveroun acrouchounida,
Se mesfiseroun pas dau tour.
— « Ah ! s'aviès vist, paura manida,
Ie digueroun entre dintrà,

retira beau et plus beau : vêtement tissé d'or, longue robe, petits souliers de fée, et bientôt, elle fut jolie comme l'aube lorsqu'elle fuit devant le soleil. Alors elle s'en alla à la messe, et chacun, de voir cette tige de blancheur et de fraîche jeunesse, ce vêtement, ce voile, disait ravi : — « Qu'elle est belle ! On dirait un diamant dans de la neige ! Quelle est cette demoiselle ? » Mais personne ne la connut. Lorsque la messe fut finie, comme une fumée elle s'en revint au mas, et, pour ne plus être accomplie, elle y déposa le beau vêtement doré qui l'avait rendue si heureuse, et s'assit au bord du feu, sale et toute craintive.

Quand les aînées, de retour, la trouvèrent accroupie, elles ne se méfièrent pas du tour. — « Ah ! si tu avais vu, pauvre fille, lui dirent-elles en entrant, la demoiselle qui est venue à la messe ! Elle était à

La doumaisela qu'es venguda
A la grand messa ! Era à pintrà !
Dins un veire l'auriès beguda :
Era tant linda que lou rieu
Que long dau mas vai à sa via.
Tout soun vestiment era en fieu
D'or, la rauba amai la mantilha.
Aco s'estent pas jamai vist,
T'imagines se lou vilage
Escarcalhava d'iols ravits
Davans un tant bel abilhage ! »
La Cendrouseta, en souriguent,
Ie diguet : — « Vosta doumaisela,
Maugrat soun or e soun argent,
Pas mai que ieu noun era bala ! »
— « Terré ! que s'en manca ! respond
L'ainada en encanant lou rire ;
Una fes passada à la font,
Seriès pas mau, on pot pas dire ! »
Quand l'oura de vespres sounet,
Las dos ainadas s'en aneroun.
Vite, Cendrouseta escalet
Tournà mai la cambreta ounte eroun
Lous abilhages enfadats
(Car la que dins una noseta
Lous aviè tant ben recatats,

peindre ! on l'aurait bue dans un verre [d'eau] : elle était aussi jolie [littéralement : claire] que le ruisseau qui le long du mas a pris son cours. Tout son vêtement était en fil d'or, la robe ainsi que la mantille. Cela ne s'étant jamais vu, tu t'imagines si le village écarquillait des yeux ravis devant un si beau vêtement ! » La Cendrillon, en souriant, leur dit : — « Votre demoiselle, malgré son or et son argent, n'était pas plus belle que moi ! » — « Ah ! je crois bien ! il s'en faut de beaucoup ! répondit l'aînée en éclatant de rire. Une fois passée à la fontaine, tu ne serais pas mal, on ne peut pas dire [le contraire] ! »

Quand l'heure des vêpres sonna, les deux aînées s'en allèrent. Vite, Cendrillon grimpa de nouveau à la chambrette où étaient les vêtements enchantés (car celle qui, dans une petite noix, les avait si bien enfer-

Era, soulide, una fadeta).
Mais aquela fes n'en carguet
De pus poulits que per la messa ;
Quand seguet presta, partiguèt.
(Auriàs dich una grand princessa !)
Pas pus léu qu'aget mes lou ped
Dins la gleisa, un bruch de cadieiras
S'ausiguèt : chacun faguèt : — « Ve ! »
E sas ainadas las premieiras ;
Mais degus la counouguèt pas.
Davans que vespres feniguessoun,
Tournà s'agandiguèt au mas,
Per que sas sorres la vegessoun
Quand dintrarien, couma toujours,
Au cantou dau fioc assetada.
Tout escàs eroun de retour.
Qu'ela seguet desabilhada ;
Mais s'avisèroun pas de res.
Ie digueroun : — « S'eres venguda
Embé nautras, aquesta fes,
Seriès estada lenga muda... »
— « E per de que ? » — « Per que aven vist,
A vespres, una doumaisela
Que nous a toutes enclausits... »
— « Pas mai que ieu noun era bela ! »

més était, sûrement, une fée) ; mais, cette fois-là, elle en revêtit de plus beaux encore que ceux de la messe. Quand elle fut prête, elle partit. (Vous l'auriez crue une grande princesse.) Elle n'eut pas plus tôt mis le pied dans l'église qu'on entendit un bruit de chaises remuées ; chacun s'écria : « Vois ! » et ses aînées les premières. Mais personne ne la reconnut. Avant que les vêpres ne s'achevassent, de nouveau, elle s'esquiva promptement et regagna le mas, afin que ses sœurs la vissent, quand elles rentreraient, comme d'habitude, assise au coin du feu.

A peine était-elle déshabillée qu'elles furent de retour ; mais elles ne s'avisèrent de rien. Elles lui dirent : — « Si tu étais venue avec nous, cette fois-ci, tu serais restée muette... » — « Et pourquoi ? » — « Parce que nous avons vu, à vêpres, une demoiselle qui a fait l'admiration de tous... » — « Ellen'était pas plus belle que moi ! »

Respond Cendrouseta en riguent.

— « Te vos taisà, pichota ardida,

De qu'es aquel er insolent?

Assa, te creses dounc poulida ?

Regarda-te dins lou miral;

Ie veiràs que sies mai qu'afrousa

E menaràs pas pus barral

De ta bèutat toujours cendrousa ! »

Quand au ciel mountet lou lugar,

Las dos ainadas s'abilheroun

Per anà prene au bal sa part

De la dansa, e dau cop digueroun

A sa sorre, dins lou cendràs :

— « Tus que te creses acoumplida,

Vai veire au liech se ie sen pas !

Dau fioc au liech, es una vida

Encara trop bona per tus ! »

Mais la Cendrouseta risenta,

Respond : — « Dimenche es pas dilus !

Ieu, de ma vida siei countenta ! »

Dau tems que sas sorres s'en van,

Quita, ela, soun er pantaiaire,

Monta à sa cambreta plan-plan;

Mais, à loga de se ie jaire,

Prend sa noseta e la doubreis.

De que ie vei ? Una parura

répond Cendrillon en riant. — « Veux-tu bien te taire, petite effrontée, quel est cet air insolent ? Ah ! tu te crois donc jolie ! Regarde-toi dans le miroir ; tu verras que tu es plus qu'affreuse, et tu ne feras plus tant d'embarras de ta beauté toujours souillée de cendres ! »

Lorsqu'au ciel monta l'étoile du berger, les deux aînées s'habillèrent pour aller au bal prendre leur part de la danse, et en même temps elles dirent à leur sœur, dans les cendres [du foyer] : — « Toi, qui te crois accomplie, va voir au lit si nous n'y sommes pas ! Du feu au lit, c'est une vie encore trop bonne pour toi ! » Mais la Cendrillon, toujours souriante, répondit : « Dimanche n'est pas lundi ! Moi, de ma vie je suis contente ! » Pendant que ses sœurs s'en vont, elle quitte son air rêveur, monte à sa chambrette doucement ; mais, au lieu de s'y coucher, elle prend sa petite noix et l'ouvre. Qu'y voit-elle ? Une

Couma jamai n'avès pas vist !
Aquila paura creatura
L'espicha d'un iol tout crentous ;
Car lou sourel ni las estelas
An pas de tant poulits raious
Que lou satin e las dentelas,
Lous diamants, l'argent amai l'or,
Qu'enlusissien soun abilhage.
Un moument sentiguet soun cor
Ie manèa ; mais pioi, lou courage
Ie venguent tout d'un cop, carguet
Lou vele e la rauba enfadada,
E, risoulieira, partiguet.

Au bal, quand ie seguèt dintrada,
Couma s'era un encantament,
Lous dansaires e la musica
S'arrestèron sus lou moument
Davans sa rauba manefica.

- « Vous fai veni lou farfantel ! »
- « Dieu, quanta poulida mantilha ! »
- « Quante velet coulou de ciel ! »
- « Quante iol lusent ! couma enfadia ! »
- « Sabès pas d'ounte ven, digàs ? »
- « Quau es aquela doumaisela ? »

Mais degus la counouguet pas,
De tant que s'era facha bela.

parure comme vous n'en avez jamais vu. Cette pauvre créature l'épie d'un œil tout craintif ; car le soleil ni les étoiles n'ont pas de plus jolis rayons que le satin et les dentelles, les diamants, l'argent et l'or qui brillaient sur son vêtement. Un moment elle sentit son cœur défaillir ; mais puis, le courage lui revenant tout d'un coup, elle revêtit le voile et la robe enchantée, et, souriante, elle partit.

Au bal, lorsqu'elle y fut entrée, comme par enchantement, les danseurs et la musique s'arrêtèrent sur le moment, à la vue de sa magnifique robe.— « Elle vous éblouit les yeux ! » — « Dieu ! quelle jolie mantille ! » — « Quel joli voile couleur de ciel ! » — « Quel œil brillant ! comme il fascine ! » — « Vous ne savez pas d'où elle vient, dites ? » — « Quelle est cette demoiselle ? » Mais personne ne la reconnut, tellement elle s'était faite belle.

Or l'enfant dau rei dau païs,
Que per asard aqui passava,
Entre veire sous iols ravits
E l'afiat que lous esclairava,
S'en anet à soun endavans,
E ie diguet : — « Ses tant poulida,
Que cercariei de jours e d'ans
Sans trouvà gràça mai coumplida.
S'aco vous counven, dansaren
Touta la nioch, jusques à l'auba. »
Ela ie respond : — « Zou, dansen ! »
E, rebaussant sa bela rauba,
Emb lou fil dau rei coumencet
La dansa la mai boulegaira,
E tout lou bal lous seguiguèt,
Chaca jouvent e sa dansaira.
E, zou ! l'auboi d'anà soun trin.
Vers miecha-nioch, la Cendrouseta,
Vouguent pas esperà la fin
(Per qu'au maset, dins sa cambreta,
Las dos ainadas, de retour,
L'atrouvessoun touta endourmida),
Quitet lou bal davans lou jour
E partiguèt d'una escourrida.
De tant vite que s'en anet,
Perdet en camí sa pantoufla;

Or le fils du roi du pays, qui par hasard passait par là, dès qu'il vit ses yeux ravissants et l'éclat qui rayonnait d'eux, alla à sa rencontre et lui dit : — « Vous êtes si jolie, que je chercherais des jours et des années sans trouver de grâce si accomplie. Si cela vous convient, nous danserons toute la nuit, jusques à l'aube. » Elle lui répond : « Eh bien ! dansons. » Et, retroussant sa belle robe, elle ouvrit le bal avec le fils du roi par la danse la plus entraînante, et tout le bal les suivit, chaque jeune homme et sa danseuse. Et, allons ! le hautbois d'aller son train. Vers minuit, la Cendrillon, ne voulant pas attendre la fin (afin qu'au maset, dans sa chambrette, les deux aînées, à leur retour, la trouvassent tout endormie), quitta le bal avant le jour et s'enfuit d'une seule course. Mais elle s'en alla si vite, qu'elle perdit en chemin

E quand dins lou mass s'embarret,
De plourun era touta coufla.

l'avie'n moumenet que lou gal
Bailava au sourel soun aubada
Que sas sorres, daissant lou bal,
Dintreroun. La vegent couchada,
Se mesfiseroun pas, jujàs !
Que seguesse la doumaisela
Qu'avien vist dansà 'n contra-pas
Embé lou fil dau rei, tant bela.
Dessus lou cop, per i'ou countà,
Toutas dos la derevelheroun,
Dau liech la fagueroun sautà,
E, parlantinas, ie digueroun :
— « Ah ! segu, sies ben à plani
D'avedre pas ges de teleta !
S'au bal aviès pougut veni,
Auriès vist, paura Cendrouseta,
Quicom que n'as pas jamai vist
E que veiràs pas de ta vida.
Se jamai vas en paradis,
Seràs pas mai estabourdida
Que nautras, i'a pas qu'un moument :
Es vengut au bal una dama
Tant bela que, dau raviment,
Nous levava lou sen e l'ama.

une de ses pantoufles, et, quand elle s'enferma chez elle, elle avait le cœur gros de larmes.

Il y avait déjà un petit moment que le coq donnait son aubade au soleil, lorsque ses sœurs, quittant le bal, rentrèrent. La voyant couchée, elles n'allèrent pas supposer, jugez ! que ce fût la demoiselle à qui elles avaient vu danser une contredanse avec le fils du roi, si belle. Et, sans plus tarder, pour le lui raconter, toutes deux la réveillèrent, du lit la firent sauter, et, babillardes, lui dirent : — « Ah ! certes, que tu es à plaindre de n'avoir pas de toilette ! Si tu avais pu venir au bal, tu aurais vu, pauvre Cendrillon, quelque chose que tu n'as jamais vu et que tu ne verras jamais de ta vie. Si jamais tu vas en paradis, tu ne seras pas plus ébahie que nous, il n'y a qu'un moment. Il est venu au bal une dame si belle, que le ravissement nous

Auriès dich qu'un rai de sourel
Sus sa rauba e sus sa mantilha,
Aviè 'scampilhat ce pus bel
Que se encontra dins sa via;
Las estelas, per l'embell,
Semblavoun dau ciel davaladas.
Ah ! penses be s'an fach un crid,
Las qu'eroun lou mai atifadas
E mai que toutas s'en cresien;
Se pot pas dire la figura
Amai la beba que fasien
Davans una tala parura !
Justament, dau rei dau país,
Lou fil à noste bal dansava.
Pas pus lèu la veire, courris
A soun davans, couma dintrava,
E ie dis d'un er amistous
Se vòu dau bal este la reina
Per n'en faire emb el las ounous.
Ela respond, sans ges de geina,
Que done, se vòu, lou signal.
Fifre, auboi, s'en van de seguida,
E, zou ! vejaquí tout lou bal
Que partis emb ela d'ausida. »
— « Aco, souldide, era be bèu;
Mais la poulida doumaisela,

enlevait l'intelligence et l'âme. Tu aurais dit qu'un rayon de soleil, sur sa robe et sur sa mantille, avait fait jaillir ce qu'il rencontre de plus beau dans sa course ; les étoiles, pour l'embellir, semblaient être descendues du ciel. Ah ! tu penses bien si elles ont jeté un cri, celles qui étaient les mieux attifées, et qui plus que personne se croyaient belles ; on ne peut dire la triste figure et la moue qu'elles faisaient devant une telle parure ! Justement, du roi du pays, le fils à notre bal dansait. Dès qu'il l'aperçoit, il court vers elle comme elle entrait, et lui demande d'un air aimable si elle veut être la reine du bal et en faire les honneurs avec lui. Elle répond, sans embarras aucun, qu'il donne, s'il veut, le signal. Aussitôt fifre et hautbois vont de concert, et, allons ! voilà tout le bal qui s'élance après elle aux premiers accords » — « Cela sans doute était bien beau ; mais la jolie demoiselle,

Respond Cendrouseta, belèu
Pas mai que ieu noun era bela ! »

— « As toun ime devarilhat,
Aco se vei, paura manida !
Per estre reina de bèutat,
Desempioi quoura t'an causida ?
As fach, a-nioch, quauque pantai
Ounte eres en dama chanjada. »

— « Aco, dis l'autra, era fort gai ;
Mais ara sies derevelhada,
E, se sies reina de quicom,
Es de las cendres e de l'oula !
Se vos, te metren sus lou front
Una courouna de frigoula ! »

Lou fil dau rei, dins aquel tems,
Tournava au castel de soun paire ;
Mais, à loga d'este content,
Era laiat, triste e sounjaire.
Per la premieira fes, l'amour
Dins soun cor douçament dintrava.
— « Oh ! couma lou bonur es court !
Quau sap ounte es, la que dansava
Toutara embé ieu ? Que siei fol
De pas l'avedre a-nioch seguida !
Couma una iounda a pres soun vol,
E ma testa n'es alanguida

répond Cendrillon, n'était pas plus belle que moi » — « Ton esprit est troublé, cela se voit, pauvre fille ! Pour être reine de beauté, depuis quand t'a-t-on choisie ? Tu as fait cette nuit quelque rêve où tu étais changée en dame. » — « Cela, dit l'autre, était fort gai ; mais à présent tu es éveillée, et si tu es reine de quelque chose, ce n'est que des cendres et de la marmite ! Si tu veux, nous te mettrons sur le front une couronne de thym ! »

Le fils du roi, pendant ce temps, retournait au château de son père ; mais, au lieu d'être content, il était inquiet, triste et songeur. Pour la première fois, l'amour dans son cœur entraît doucement. — « Oh ! comme le bonheur est court ! Qui sait où elle est maintenant, celle qui dansait tout à l'heure avec moi ? Que je suis insensé de ne pas l'avoir suivie cette nuit ! Comme une hirondelle, elle a pris son vol, et ma

E i' a pas res que soun retour
Que pogue me rendre la joia. »
Lou prince es malaute d'amour.
— « Adessiàs, dansa, cants e roia,
De sous iols clas porte lou dòu ! »
Disiè 'n s'en anant, testa bassa.
Quand, tout d'un cop, vei per lou sòu
Una pantoufla e l'arremassa.
De que devenguet, lou paure el !
En la vegent tant minsourleta.
Seguet couma un rai de sourel
Sus una mata de viauleta.
— « Aco pot pas estre, s'ou dis,
Que la pantoufla de la bela
Qu'à la vota de ier ai vist ;
I'a pas, crese, de doumaisela
Qu'agesse sa parieira au bal.
E pioi, es be trop pichoteta !
Es un ped qu'a pas soun egal,
Lou qu'una tala pantoufleta
Pourrà caussà ! » E, zou, soun cor,
De l'amarun se desverina.
Lou prince sarra soun tresor
Contra soun sen e s'acamina,
E lèu arriva à soun castel.
Lou dimenche après, au vilage

tête en est tout alanguie, et il n'est rien que son retour qui puisse me rendre la joie. » Le prince est malade d'amour. — « Adieu, danse, chants et divertissements, de ses yeux clairs je porte le deuil ! » disait-il en s'en allant, tête basse. Quand, soudain, il voit à terre une pantoufle et il la ramasse. Que devint-il, le pauvre ! en la voyant si mignonne ! Ce fut [pour lui] comme un rayon de soleil sur une touffe de violettes. — « Ce ne peut être, se dit-il, que la pantoufle de la belle qu'à la fête d'hier j'ai vue ; il n'y avait pas, j'en suis sûr, de demoiselle qui pût avoir sa pareille au bal. Et puis, elle est bien trop petite ! C'est un pied qui n'a pas d'égal, celui qu'une telle pantoufle pourra chausser. » Et, du coup, son cœur chasse la tristesse. Le prince serre son trésor contre son sein et s'achemine, et bientôt il arrive à son château.

Le dimanche suivant, au village (sur l'épaule un riche manteau et

(Sus l'espalla un riche mantel
E soun pus coussut abilhage),
Lou fil dau rei, gai e ravoï,
Pas mai que de cercà sa bela,
Au soun dau fifre e de l'auboi,
Faguet troumpetà la nouveïa
Que, lèu, anava estre ensachat
A las filhas de soun vilage
Lou soulieiret qu'aviè trouvat.
Disiè tant ben qu'en maridage
Prendriè la que lou caussariè,
E que de touta la countrada
Reina e mestressa la fariè.
S'amasset una troupelada
De filhas ; e, tout en riguent,
Tout en anant ausi la messa,
Fasien : — « Voulès-ti qu'ensachen ? »
E mai d'una, sus la proumessa
D'este segnoura dau païs,
Era d'ourguiol venguda coufla.
— « Oi ! » dis la cola que seguis.
Lou prince, alor, prend la pantoufla,
Pioi las fai assetà ras d'el.
Mais, jujàs, s'encanet lou rire :
Ie dintreroun pas que l'artel !
La Jana se metet à dire :

vêtu de ses vêtements les plus riches), le fils du roi, content et allègre, rien que de chercher sa belle, au son du fifre et du hautbois, fit publier la nouvelle que bientôt allait être essayé aux filles de son vilage le petit soulier qu'il avait trouvé. Il disait aussi qu'en mariage il prendrait celle qui le chausserait, et que de toute la contrée il la ferait reine et maîtresse. Il s'amassa un groupe de filles; et, tout en riant, tout en allant entendre la messe, elles disaient : — « Voulez-vous que nous essayions ? » Et plus d'une, sur la promesse d'être seigneuresse du pays, était d'orgueil toute gonflée. — « Oui », dit la troupe qui suit. Le prince, alors, prend la pantoufle, puis les fait asseoir à côté de lui. Mais jugez s'il se mit à rire : elles n'y pouvaient entrer que l'orteil ! La Jeanne se mit à dire : — « Moi, je garde mes pieds comme Dieu me

— « Garde mous peses couma Dieu
Me lous dounet. Vostre reiaume,
Soulide, serà pas lou mien :
Serai la mouliè de Guilhaume ! »
E toutas de cacalassà.

Lou fil dau rei n'aget pas mola ;
A tout moument, per se caussà,
N'arrivava cola sus cola ;
Dins la darriera que venguet,
S'atrouvava la Cendrouseta.
Pensàs ! pas pus lèu qu'aprenguet
La nouveleta, embé la noseta
Dins la pocha, quitet lou mas.
Las ainadas voulien be dire :
— « Quante bauchun ! A-n'ounte vas ?
Lou mounde se metran à rire ;
Las gens se trufaran de tus.
Salla couma sies e cendrousa,
Te debes pas moustrà ' degus. »
Mais, tout en seguent vergounnouse,
Ela encanet de las segui.

Lou fil dau rei, dins lou vilage
Acoumençava de languir,
De se senti 'n desesperage,
Quand arriveroun toutas tres.
L'ainada passet la premieira,

les donna. Votre royaume, sûrement, ne sera pas le mien : Je serai la femme de Guillaume ! » E toutes de rire aux éclats.

Le fils du roi n'eut pas de trêve ; à tout instant, pour se chausser, il lui arrivait troupe sur troupe. Dans la dernière qui vint, se trouvait Cendrillon. Pensez ! aussitôt qu'elle apprit la nouvelle, avec sa petite noix dans sa poche, elle quitta le mas. Les aînées voulurent bien dire : — « Quelle folie ! où vas-tu ? Tout le monde va se mettre à rire ; les gens se moqueront de toi. Sale comme tu l'es et cendreuse, tu ne dois te montrer à personne. » Mais, tout en étant timide, elle persista à les suivre.

Le fils du roi, dans le village, commençait à languir, à se laisser aller au désespoir, lorsqu'elles arrivèrent toutes trois. L'aînée passa la première, sa cadette vint après, et Cendrillon la dernière. Le prince,

La cadeta venguet après
E Cendrouseta la darriera.
Lou prince, jujàs, en vegent
Aquesta, se metet à rire.
Mais, pamens, diguet : — « Ensachen;
Ai proumés, cau pas s'en dedire ! »
Alor se baissa, tout fognant,
Prend lou ped de la Cendrouseta
E l'ensacha. Milhou qu'un gant
Dintret la bela pantoufleta !
Tout lou mounde restet clavat.
Chacun se sarret per ou veire;
Amai ben vist e ben toucat,
N'i' aget qu'ou vougueroun pas creire.
Mais quand lou prince, estabourdit,
Levet lous iols sus Cendrouseta,
Ah ! seguet be mai enclausit :
Couma per un cop de bagueta,
Lou viel abilhage espelhat
Que pourtava dins sa masura,
A sous peses era toubat
Per faire plaça à la parura
Que i'avien vist lou jour dau bal,
A la rauba de la fadeta,
Au vèu pus lusent qu'un miral,
Que rescoundiè dins la noseta.

jugez ! en voyant celle-ci, se mit à rire ; mais pourtant il dit : — « Essayons ; j'ai promis, je ne puis me dédire ! » Alors il se baisse à regret, prend le pied de Cendrillon et l'essaye : mieux qu'un gant lui alla la belle pantoufle ! Tout le monde fut cloué [d'étonnement] ; chacun s'approcha afin de voir, et même, bien vu et bien touché, il y en eut qui ne voulurent pas le croire. Mais quand le prince, abasourdi, leva les yeux sur Cendrillon, ah ! il fut bien plus étonné. Comme par un coup de baguette, le vêtement tout en loques qu'elle portait dans sa mesure était tombé à ses pieds, pour faire place à la parure qu'on lui avait vue le jour du bal, à la robe de fée, au voile plus brillant qu'un miroir, qu'elle cachait dans sa petite noix. En même temps, son autre pied, d'une pantoufle pareille à celle que le prince venait

En mema tems, soun autre ped,
D'una pantoufleta parieira
A la que lou prince veniè
De i' ensachà (mais per manieira)
Seguet caussat. Vegent aco,
Toutas las filhas dau vilage
L'embrasseroun; e cop sus cop,
Lou fil dau rei, en maridage,
La faguet reina dau païs.

Pendent ioch jours duret la noça.
Desempioi, soun toujours units
E crese que d'enfants n'an fossa !

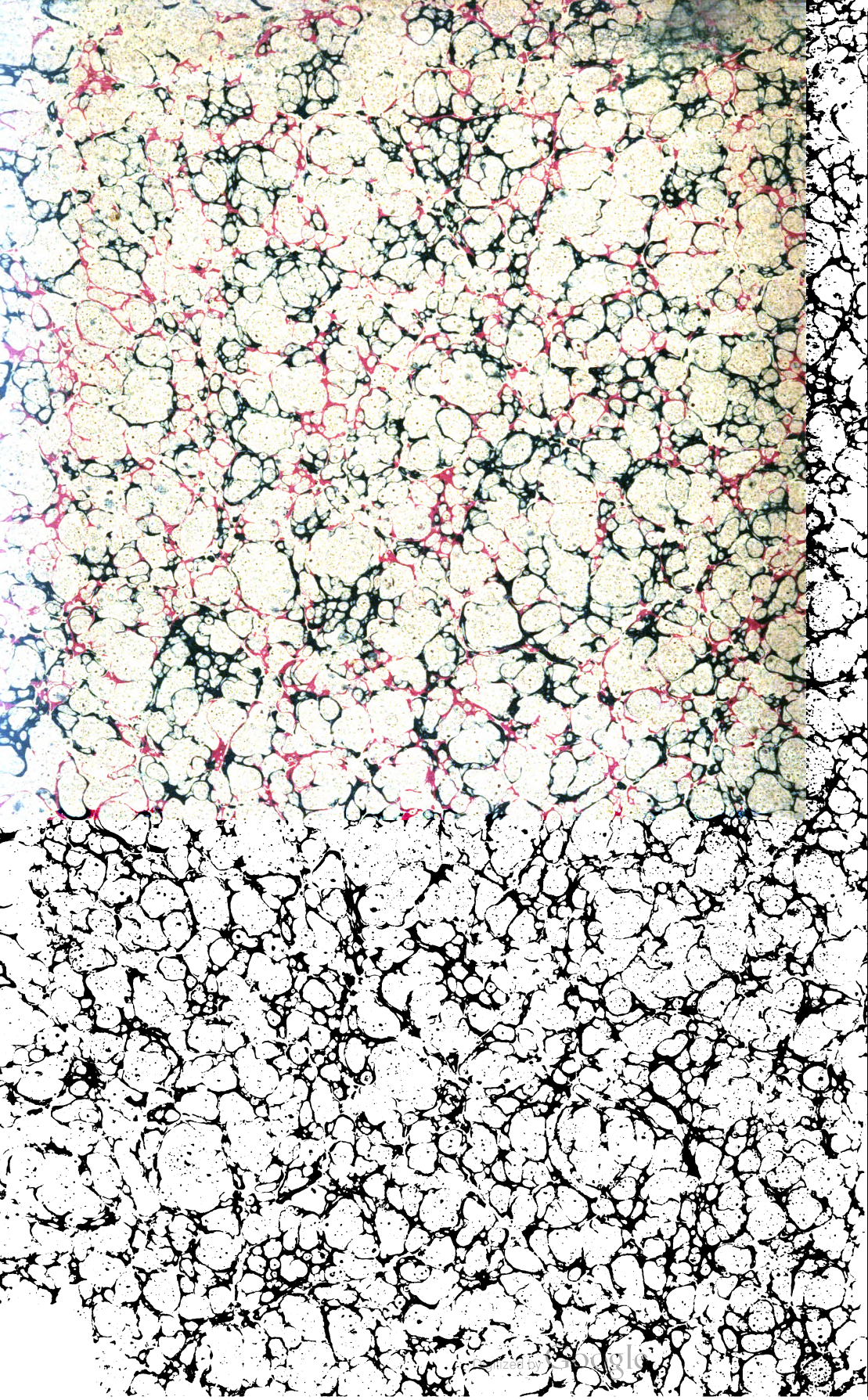
Lou gal cantet
E la sourneta finiguet.

de lui essayer (mais par manière) fut chaussé. Voyant cela, toutes les filles du village l'embrassèrent, et coup sur coup le fils du roi, en mariage, la fit reine du pays.

Pendant huit jours leurs noces durèrent. Depuis ils sont toujours unis, et je crois qu'ils ont beaucoup d'enfants !

Le coq chanta
Et la sornette s'acheva.





This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine is incurred by retaining it
beyond the specified time.

Please return promptly.

~~JAN 11 '62 II~~

